

Marie-Andrée Roy : *Les ouvrières de l'Église. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église*

France Parent

Volume 10, Number 2, 1997

Territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057956ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057956ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Parent, F. (1997). Review of [Marie-Andrée Roy : *Les ouvrières de l'Église. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église*]. *Recherches féministes*, 10(2), 248–252. <https://doi.org/10.7202/057956ar>

Harlequin comme tout roman du côté des jardins secrets qui permettent à la lectrice de retrouver des éléments de sa vie fantasmatique. Elle écrit enfin que ce roman, aux motifs simples et répétitifs, joue un peu le même rôle que le conte de fées dont Bruno Bettelheim dit qu'il permet «d'apporter et de dépasser le conflit, de réduire les frustrations» (p. 136). Au-delà de son apparente modernité, le roman Harlequin continuerait de répondre, en partie, à l'insatisfaction féminine.

Le roman d'amour et sa lectrice se situe dans une tradition récente de critiques littéraires qui, depuis vingt ans, s'intéressent aux pratiques de lecture du roman sentimental et à l'analyse des représentations collectives que l'on y trouve. Cette approche critique, qui s'intéresse à la lecture féminine comme pratique culturelle de grande consommation, contribue à une certaine subversion d'un canon traditionnel, c'est-à-dire à la reconnaissance de la littérature sentimentale comme objet légitime de l'investigation scientifique. Plusieurs critiques de France, des États-Unis ou du Québec démontrent ainsi que les systèmes d'écart et de hiérarchie des genres – correspondant à des hiérarchies de publics – commencent à être ébranlés et que le roman d'amour est en passe de sortir de certains ghettos où l'on a tenté de l'enfermer.

Marie-José des Rivières
Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ)
et Groupe de recherche multidisciplinaire féministe (GREMF)
Université Laval

Marie-Andrée Roy : *Les ouvrières de l'Église. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église.* Montréal, Médiaspaul, 1996, 420 p.

Les femmes ont constitué et constituent encore aujourd'hui le principal contingent de ressources humaines dans les différents champs d'activité au sein des Églises, que ce soit le domaine charitable et le secteur éducatif, ou plus précisément le travail pastoral et la mission apostolique (Bélanger 1988). Pourtant, la controverse actuelle suscitée par le ministère sacerdotal des femmes dans certaines Églises, anglicane et catholique en particulier, pose la question de la reconnaissance du rôle des femmes dans les communautés confessionnelles au-delà des activités quotidiennes. À la faveur du mouvement des intervenantes et théologiennes féministes des années 70, les représentations traditionnelles de la place des femmes au sein des Églises sont fortement ébranlées, d'autant plus que le personnel ecclésiastique masculin affiche une baisse d'effectifs dramatique pour l'institution.

L'étude de Marie-Andrée Roy, *Les ouvrières de l'Église. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église*, s'inscrit dans le mouvement actuel des agentes et des agents de pastorale des Églises, préoccupés par le peu d'engagement des fidèles et désireux d'asseoir leurs actions dans les transformations de cette fin de siècle. Elle se situe plus particulièrement dans le prolongement des interrogations des sociologues et des théologiennes féministes qui revendiquent une reconnaissance de la place et du rôle des femmes au sein de l'Église.

Elle-même activement engagée dans la réflexion, la bachelière en théologie de l'Université de Montréal participe en 1976 à la création de la

collective *L'Autre Parole*, groupe de réflexion et d'action de chrétiennes féministes, avec les théologiennes bien connues, Louise Melançon et Monique Dumais. En collaboration avec cette dernière, Marie-Andrée Roy publie en 1989 un ensemble de textes critiques de chercheuses féministes de disciplines variées portant sur les pratiques et les discours féminins chrétiens au Québec sous le titre de *Souffles de femmes. Lectures féministes de la religion*. Cet «ouvrage de maturité et de sérénité, important pour l'étude du champ religieux et chargé d'espérance pour un christianisme dans l'au-delà du patriarcat» (Veillette 1990 : 205) demeure encore de nos jours un «incontournable» dans les milieux ecclésiaux et féministes.

Puis, après un détour par Paris, Marie-Andrée Roy revient à Montréal où elle est associée au projet de recherche dirigé par Anita Caron de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) dont les résultats sont publiés en 1991 (Caron 1991). Dans cette vaste enquête, la chercheuse réalise une recherche doctorale intitulée «Les femmes et le pouvoir dans l'Église. Le cas de l'Église catholique de 1970 à nos jours» dont est issue la présente publication.

Dans son ouvrage, *Les ouvrières de l'Église. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église*, Marie-Andrée Roy présente la situation des femmes dans l'Église du Québec telle qu'elle se dessine depuis une vingtaine d'années, soit entre 1970 et 1995. Elle propose une lecture des rapports sociaux de genre et de classe dans les institutions ecclésiales, c'est-à-dire ceux qui se tissent entre les hommes clercs et les femmes laïques, à partir de documents d'archives de deux paroisses de Montréal (les mêmes paroisses qui ont servi à l'étude intitulée *Femmes et pouvoir dans l'Église*), d'entrevues réalisées auprès d'une quinzaine de femmes et de quatre prêtres de ces mêmes paroisses, de documents ecclésiastiques variés, de prises de position et de témoignages de femmes fortement engagées dans divers paliers de l'organisation ecclésiale. Ses objectifs de recherche sont multiples. L'auteure vise à mettre en relief les paramètres sociaux qui influent sur les rapports de pouvoir au sein de l'Église, à retracer les perceptions du rôle des femmes par elles-mêmes et à proposer des stratégies d'action dans une perspective de transformation. Un défi que la chercheuse engagée relève avec succès!

Le titre même de l'ouvrage, *Les ouvrières de l'Église. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église*, marque bien l'approche wébérienne et féministe de la sociologue dans son analyse de la contribution des femmes à la vie de l'Église. Elle s'inspire de la grille sociologique de Max Weber sur les processus de domination dans les rapports de classes dans le champ religieux et de la théorie féministe de l'appropriation des femmes de Colette Guillaumin pour asseoir son argumentation. En axant son analyse sur l'espace qu'on accorde aux femmes dans les organisations ecclésiales (paroissiales, diocésaines et nationales) au croisement des deux approches, Marie-Andrée Roy rend compte de façon originale de la complexité des processus de socialisation et d'intégration des normes par les femmes dans le champ religieux. Les concepts de «pouvoir» et d'«expérience des femmes» sont ainsi confrontés et permettent de mieux saisir les représentations et de mesurer les écarts entre les discours et le vécu des femmes en milieu ecclésial.

L'ouvrage contient huit chapitres qui se regroupent en cinq parties. Les deux premiers chapitres forment un tout méthodologique. Si le premier chapitre expose les questionnements et les orientations de la chercheuse, le deuxième

fait un excellent bilan historiographique de la question de la participation des femmes à l'Église catholique contemporaine. Je dis contemporaine puisque l'auteure, plus sociologue qu'historienne, éclaire davantage les processus sociaux actuels, contextualisant moins les actions dans le temps que dans l'espace, l'Église. Par ailleurs, ce bilan constitue un outil de recherche à jour résumant les travaux des principaux auteurs et auteures ayant marqué les domaines de la sociologie religieuse et de la théologie féministe au Québec comme Colette Moreux, Jacques Zybelberg, Jean-Paul Rouleau, Jean-Paul Montminy et Denise Veillette pour la sociologie religieuse; Ghislaine Boucher, Élisabeth Lacelle, Rolande Parrot, Lise Baroni, Louise Melançon, Monique Dumais et Marie Gratton-Boucher pour la théologie féministe. Elle y inscrit aussi les enquêtes canadienne, québécoise et européenne sur la situation des femmes dans l'Église comme agente de changement, ce qui en fait un indispensable outil de référence.

La deuxième partie (chapitres 3 et 4) décrit les différents acteurs et actrices : l'institution, les clercs et les intervenantes. Marie-Andrée Roy y analyse l'influence des structures de pouvoir au sein de l'organisation ecclésiale et des pratiques ecclésiastiques sur la participation des femmes. Elle observe que les structures de l'institution et les règles de fonctionnement, basées sur une conception patriarcale des rôles selon les sexes, sont aliénantes pour les femmes. Malgré une certaine ouverture des autorités religieuses à la participation des femmes aux différents paliers de l'institution et au principe de «l'égalité des sexes dans le Christ» au regard du discours institutionnel, le statut et le rôle des femmes demeurent concrètement circonscrits. L'exercice du pouvoir est encore conjugué au masculin. Comment expliquer une telle situation, sinon par des rapports de pouvoir du type patriarcal, d'où l'assise de l'appropriation des femmes?

Dans la troisième partie (chapitres 5 et 6), dont le chapitre 6 est une version abrégée et remaniée du texte «Femmes, domination et pouvoir» paru dans Caron (1991), la chercheuse vérifie son hypothèse de l'accaparement du travail des femmes en s'appuyant sur l'expérience des femmes à partir de données recueillies au cours d'entrevues auprès d'une quinzaine de femmes et de quatre pasteurs ayant travaillé dans deux paroisses de Montréal entre 1970 et 1992 ainsi que dans différents secteurs : enseignement, militance ou action pastorale (chap. 5). L'expérience est vérifiée sur le plan local, c'est-à-dire paroissial, et mise en relation avec la grille d'analyse webérienne en six points : la domination, la direction administrative, l'Église, la communauté, les prêtres et les types de domination. Il en résulte une participation des femmes comme «autant de ministères féminins qualifiés de services en fidélité à la tradition et [qui] contribuent à assurer aux femmes une meilleure visibilité et une reconnaissance de leur contribution à la communauté» (p. 292), mais une participation subordonnée au pouvoir hiérarchique des clercs, un pouvoir légitimé par l'institution (chap. 6).

Quant au chapitre 7, «Perspectives féministes et appropriation des femmes», déjà paru dans Caron (1991), il résume l'essentiel de la définition de l'«appropriation» véhiculée par l'auteure tout au long de sa démarche, définition inspirée principalement par les travaux de Colette Guillaumin, mais puisant aux approches de Nicole-Claude Mathieu, Nicole Laurin et Danielle Juteau. Il constitue en soi un excellent essai sur la question.

Du niveau local, l'auteure remonte, au chapitre 8, dans la hiérarchie de l'Église jusqu'aux femmes dans d'autres instances ecclésiales, diocésaines et nationales afin de vérifier la place des femmes aux postes décisionnels. Elle interroge des théologiennes, ces «nouvelles sorcières du sacré» (Bouchard 1997)¹, des chrétiennes travailleuses dans différents milieux et des femmes engagées dans les pratiques de changement. Si la conscience féministe s'est développée chez les femmes engagées dans l'Église, l'existence de deux principales tendances, l'une modérée dite réformatrice, l'autre radicale ou féministe, aurait entraîné la dispersion des forces vives des femmes. Les unes proposent des actions adaptées aux besoins sans remettre en question les formes et les structures de leadership dans l'organisation ecclésiale, alors que les autres réclament non seulement une reconnaissance des actions féminines en vertu du principe d'égalité mais aussi un respect des conséquences pratiques dans les exercices quotidiens divers, comme l'auteure l'a déjà démontré dans «Revendications des femmes dans l'Église» paru dans Dumais et Roy (1989). Ces tendances auraient pour conséquence de maintenir des rapports paradoxaux dans l'Église où le rôle des femmes s'exerce comme des ouvrières de l'Église et où les clercs sont... les patrons.

Tout au long de la démarche, l'auteure montre la complexité des rapports de pouvoir, non en fait de pouvoir d'influence, dont l'exercice est plutôt éphémère puisque déterminé par une conjoncture ponctuelle (personnalité du clerc ou absence d'un célébrant, par exemple) (p. 34), mais en qualité d'asymétrie fondamentale entre la répartition du savoir et celle du pouvoir dans l'Église. L'hégémonie ecclésiale et la hiérarchie ecclésiastique sont une double réalité pour les femmes qui fait obstacle à leur visibilité, par conséquent à leur réelle contribution à la vie ecclésiale. Dans ce contexte, les dynamismes sociaux orientent l'accaparement du travail des femmes vers une récupération institutionnelle des actions des femmes dans différentes dimensions. Aussi Marie-Andrée Roy propose-t-elle aux femmes quelques pistes ou stratégies dans les pratiques de transformation inspirées de la théologie féministe de la libération : «une véritable contestation prophétique... [une désobéissance] à l'ordre patriarcal et à mettre de l'avant l'*Ekklesia* des femmes afin d'agir en fidélité avec la promesse de libération de l'Évangile» (p. 398). Les ouvrières doivent s'affirmer!

Malgré la complexité de la démonstration et la diversité des objectifs de recherche, cet ouvrage demeure un outil indispensable dans le champ religieux non seulement par son intéressant bilan historiographique, mais aussi par son approche théorique bien définie et par ce souci d'y faire correspondre le vécu des femmes, théologiennes et travailleuses dans le milieu.

1. Le journaliste Alain Bouchard présente des chercheuses, telles Catherine Barry, Marie-Andrée Roy et Solange Lefebvre, dans un intéressant article du journal *Le Soleil*.

Cet exercice de va-et-vient entre le prescrit et le vécu est enrichissant dans le processus de confrontation des fondements d'une recherche et la complexité de la réalité de l'objet étudié : les travailleuses dans l'Église.

France Parent
Étudiante de troisième cycle
Département d'histoire
Université Laval

RÉFÉRENCES

BÉLANGER, Sarah

1988 *Les soutanes roses. Portrait du personnel pastoral féminin au Québec*. Montréal, Bellarmin (Coll. Femmes et ministères).

BOUCHARD, Alain

1997 «Les nouvelles sorcières du sacré : des femmes savantes se réapproprient le discours chrétien», *Le Soleil*, 7 mai : 1.

CARON, Anita

1991 *Femmes et pouvoir dans l'Église*. Montréal, VLB, (Coll. Études québécoises), n° 19.

DUMAIS, Monique et Marie-Andrée Roy

1989 *Souffles de femmes. Lectures féministes de la religion*. Montréal et Paris, Éditions Pauline et Médiapaul.

VEILLETTE, Denise

1990 «Compte rendu de l'ouvrage de Monique Dumais et Marie-Andrée Roy : *Souffles de femmes. Lectures féministes de la religion*», *Recherches féministes*, 3, 2 : 201-205.

Yvonne Knibiehler : *La révolution maternelle*. Mesnil-sur-l'Estrée, Perrin, 1997, 370 p.

Raconter l'histoire sous l'angle des femmes, c'est déjà rare. La raconter sous celui des mères l'est encore plus. Et c'est là toute la richesse du livre d'Yvonne Knibiehler, *La révolution maternelle*. L'auteure décrit trois générations de mères, qui se sont succédé depuis 1945 : la génération du *baby-boom*, c'est-à-dire les mères qui ont eu leurs enfants à partir de 1945, la génération du refus, celle de la fin des années 60, et la génération du désir, qui est celle des mères depuis le début des années 80. Ces trois générations de femmes, qui se suivent pourtant, ont eu des comportements étrangement opposés en ce qui a trait à la maternité. Les vaillantes mères du *baby-boom* ont engendré des filles contestataires, et souvent féministes, qui ont vu à leur tour, avec stupéfaction, monter chez leurs cadettes la vague du «désir d'enfant à tout prix». L'auteure présente son livre comme une recherche d'explication à cette discontinuité de la réalité maternelle depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, en posant comme hypothèse que le lien étroit qui unit la maternité à la citoyenneté des femmes serait à l'origine de ces changements dans l'expérience maternelle.